

Non, Kalergi n'a jamais voulu une race future "négroïdo-eurasienne" ! (deuxième partie)

écrit par Christine Tasin | 31 mars 2016

La campagne³ et la ville sont les deux pôles du Dasein [*Dasein* : existence, être-là] humain⁴. La campagne et la ville engendrent leur type humain spécifique : des humains *rustiques* et *urbains*.

L'humain rustique et l'humain urbain sont des antipodes psychologiques. Des paysans de différentes contrées se ressemblent entre eux, au niveau de l'âme [*seelisch*], souvent plus que les citadins de grandes villes voisines. Entre la campagne et la campagne, entre la ville et la ville, il y a l'espace — entre la ville et la campagne, il y a le temps. Parmi les humains rustiques européens vivent des représentants [*Vertreter*] de tous les temps : de l'âge de pierre au Moyen Âge ; tandis que seules les métropoles [*Weltstädte* : villes-monde] occidentales, ayant produit le type urbain le plus extrême, sont les représentantes [*Repräsentanten*] de la civilisation des temps modernes. Des siècles, souvent des millénaires, séparent ainsi une grande ville de la rase campagne qui l'entoure.

Il n' y a pas et il n'y a jamais eu de plan Kalergi, seconde partie

Dans la [première partie de cette série](#) nous avons rappelé qui était Richard Coudenhove-Kalergi et de quelle Europe, sensiblement différente de celle que nous subissons, il rêvait. Nous avons également donné à lire l'introduction de la traductrice de son livre, livre qui a été utilisé, à moult reprises (notamment sur des sites complotistes ou antisémites) par des coupures et citations malhonnêtes et malveillantes, pour faire croire à un complot mondial, à un monstrueux projet d'humanité dévoyée. Projet qui ne cadre évidemment pas avec l'amoureux du christianisme, des croisades, de l'héritage grec qu'était Kalergi (voir notre première partie), tout cela constitue l'esprit européen et la grandeur de l'Europe qui le

faisaient vibrer. On peut certes lui reprocher d'avoir été trop idéaliste, d'avoir imaginé une Europe sur le modèle de la Suisse, pas d'être le salaud ennemi des Européens et ami de l'internationalisme que d'aucuns lui reprochent d'être.

Voici ci-dessous quelques extraits intéressants de son livre *Praktischer Idealismus*, publié en 1925, qui permettent de comprendre les passages qui circulent et sont utilisés contre Kalergi à contre-sens. C'est un peu long mais nécessaire pour que l'on ne me croie pas sur parole. Le fameux passage sur la race du futur étant un constat (et non un souhait) de l'évolution du monde, de la société, de l'homme qui mène à un monde sans limites, un monde où l'on voyage, où les frontières sont abolies, où l'on mélange les peuples, les races... Description visionnaire, en 1925, de ce que nous vivons moins d'un siècle plus tard. Description... et non mode d'emploi pour parvenir à un monde qui ne correspond pas aux valeurs et désirs de Kalergi, puisque ses désirs à lui sont un point d'équilibre entre les deux types humains qu'il a identifiés.

-Tout d'abord il faut saisir la différence fondamentale qu'il fait entre habitants de la ville et habitants de la campagne. Cette analyse est d'une clairvoyance et d'une intelligence incroyables et les conclusions qu'il en tire d'une actualité bouleversante. Naturellement il faut se rappeler que le livre a été écrit en 1925, quand la majorité des Européens étaient paysans (et non néo-ruraux venus de la ville). Bref, il oppose la noblesse de sang et la noblesse d'esprit, le campagnard (Junker) et le citadin (lettré), et montre notamment comment ils ont pu faire les guerres, les victoires ou les défaites et comment **seule une alliance des deux peut constituer un aristocrate accompli, aristocrate de l'esprit et de la volonté, qui n'est ni Junker ni lettré.** Le modèle du junker accompli est le gentleman représenté par l'Angleterre, celui du lettré est le bohémien, représenté par la France révolutionnaire. César était un gentleman, Socrate un

bohémien... « *Il manque aux Allemands le style pour devenir gentleman, le tempérament pour devenir bohémien, la grâce et la souplesse pour devenir les deux.* ». *L'humain rustique est majoritairement un produit de la consanguinité, l'humain urbain un métissage.* »...

Bref, Kalergi, dans son oeuvre, ne donne pas une recette, ne décrit pas la société idéale vers laquelle les élites mondialisées devraient tendre. Il décrit deux grands types humains, présents partout en Europe. Les urbains, « métis » (mêlés, et non mélange de deux couleurs différentes) car produits du mélange de familles, de villes, d'origines sociales différentes, qui, génération après génération se distinguent de leurs parents, jusqu'à la dégénérescence... et les rustiques, qui, à ne jurer que par l'entre-soi, qui, génération après génération, n'ont rien inventé, par peur de se distinguer de leurs parents, jusqu'à la consanguinité et ses dégénérescences. On peut être en désaccord avec les analyses de Kalergi, évidemment, mais l'honnêteté intellectuelle veut qu'on ne lui fasse pas un faux procès. Faux procès pratique d'ailleurs pour éviter de se poser les bonnes questions sur nos dirigeants et la mondialisation, tant il est simple et facile de trouver un bouc émissaire mort depuis longtemps...

Tout cela pour aboutir aux deux derniers passages de son livre cités ci-dessous et que l'on trouve jetés à la vindicte populaire par des gens malhonnêtes ou trop fainéants pour avoir lu ce qui précède.

Richard Coudenhove-Kalergi a continué sa comparaison des deux grands types d'humains pour montrer en quoi et à quoi ils aboutissaient. Ce n'est pas un désir, ce n'est pas sa volonté mais un constat, lié au développement de la ville et donc de la multiplicité du type urbain. Cet homme, ce bohémien, qui bouge, qui change, qui se croise, qui s'oppose au campagnard et donc à la consanguinité, va en toute logique aboutir à l'homme du futur, constitué d'individus tous différents les

uns des autres, « originaux », parce que « les races et les castes seront victimes du dépassement toujours plus grand de l'espace, du temps et des préjugés ». Ainsi la race du futur, négroïdo-eurasienne, d'apparence semblable à celle de l'Égypte ancienne, remplacera la multiplicité des peuples par une multiplicité de personnalités. Dans ce livre, Kalergi décrit tout simplement ce qui lui semble la marche du monde (quel talent prophétique, quand on sait que son livre a été écrit en 1925 !) et ce à quoi il va aboutir, sans se faire son défenseur. C'est pourquoi il oppose, dans le dernier passage cité avant la conclusion *le Russe métis slave avec une âme riche et le Britannique insulaire, l'humain de haut pedigree, le type le plus accompli.* Si en général il se contente de décrire, sans porter de jugement, il semble bien que ce dernier parallèle témoigne de sa nostalgie de la disparition annoncée du gentleman, non métissé...

La campagne³ et la ville sont les deux pôles du Dasein [*Dasein* : existence, être-là] humain⁴. La campagne et la ville engendrent leur type humain spécifique : des humains *rustiques et urbains*.

L'humain rustique et l'humain urbain sont des antipodes psychologiques. Des paysans de différentes contrées se ressemblent entre eux, au niveau de l'âme [*seelisch*], souvent plus que les citadins de grandes villes voisines. Entre la campagne et la campagne, entre la ville et la ville, il y a l'espace — entre la ville et la campagne, il y a le temps. Parmi les humains rustiques européens vivent des représentants [*Vertreter*] de tous les temps : de l'âge de pierre au Moyen Âge ; tandis que seules les métropoles [*Weltstädte* : villes-monde] occidentales, ayant produit le type urbain le plus extrême, sont les représentantes [*Repräsentanten*] de la civilisation des temps modernes. Des siècles, souvent des millénaires, séparent ainsi une grande ville de la rase campagne qui l'entoure.

Toutes les pensées et les sensations de l'homme de la campagne se cristallisent autour de la *nature*, il vit en symbiose avec les animaux, les créatures vivantes de Dieu, il a grandi avec son paysage [*Landschaft*], est dépendant du temps [*Wetter*: la météo] et des saisons. Le point de cristallisation de l'âme urbaine, au contraire, est la *société* [*Gesellschaft*]; elle vit en symbiose avec la machine, la créature morte des humains; à travers elle l'humain de la ville se rend potentiellement indépendant du temps [*Zeit*] et de l'espace, des saisons et du climat.

L'humain de la campagne croit au pouvoir [*Gewalt*: violence] de la nature sur les humains — l'humain de la ville croit au pouvoir des humains sur la nature. L'humain rustique est un produit de la nature, l'humain de la ville un produit social [*Sozialprodukt*]; celui-ci voit le but, la mesure et le sommet du monde dans le cosmos, celui-là dans l'humanité.

L'humain rustique est *conservateur*, comme la nature — l'humain urbain est *progressiste*, comme la société. Tout progrès émane et se propage d'ailleurs de villes en villes. L'humain citadin lui-même est en général le produit d'une révolution à l'intérieur des genres [*Geschlechtes*: le genre, le sexe, la lignée familiale] ruraux, un produit qui a rompu avec sa tradition rustique, s'est installé dans la grande ville et y a commencé une vie sur de nouvelles bases.

La grande ville vole à ses habitants la jouissance des beautés de la nature; comme dédommagement, elle leur propose l'*art*. Le théâtre, les concerts, les galeries sont les ersatz [*Surrogate*] des beautés éternelles et changeantes du paysage. Après une journée de travail pleine de laideur, ces centres d'art [*Kunstinstitute*] proposent aux citadins de la beauté sous forme concentrée. À la campagne ils sont bien inutiles. — *La nature est la forme d'apparition extensive de la beauté, l'art en est la forme intensive*⁵.

La relation de l'humain urbain à la nature, qui lui [10] manque, est dominée par la nostalgie; tandis que la nature pour l'humain rustique est une complétion [*Erfüllung*] constante. Voilà pourquoi le citadin l'éprouve avant tout romantiquement, et l'humain rustique classiquement.

La morale sociale (chrétienne) est un phénomène urbain : car elle est une fonction du vivre ensemble humain, de la société. Le citoyen typique allie la morale chrétienne avec un scepticisme irréligieux, un matérialisme rationaliste et un athéisme mécaniciste. La vision du monde qui en résulte est celle du *socialisme* : la religion moderne de la grande ville.

Pour les barbares rustiques d'Europe, le christianisme n'est guère plus qu'un nouvel avatar du paganisme, avec une mythologie modifiée et de nouvelles superstitions ; sa vraie religion est la croyance en la nature, en la force [*Kraft*], en le destin.

L'humain de la ville et de la campagne ne se connaissent pas l'un et l'autre ; c'est pourquoi ils se mécomprennent et se méfient l'un de l'autre, vivant dans une relation d'hostilité larvée ou ouverte. Il y a quantité de slogans sous lesquels se dissimule cet antagonisme élémentaire : l'Internationale rouge et verte ; l'industrialisme et l'agrarianisme ; le progrès et le réactionnisme ; le judaïsme [*Judentum* : judéité] et l'antisémitisme.

Toutes les villes puisent leurs forces dans les campagnes [*Lande* : terres] ; toute la campagne puise sa culture dans la ville. La campagne est le sol à partir duquel les villes se renouvellent ; la source qui les nourrit ; la racine à partir de laquelle elles fleurissent. Les villes grandissent et meurent : la campagne est éternelle. [11]

2. JUNKER — LETTRÉ

L'apogée [*Blüte*] de l'humain rustique est le noble propriétaire terrien [*Landadelige*], le *junker*. L'apogée de l'humain urbain est l'intellectuel, le *lettré*.

La campagne et la ville ont toutes deux engendré leur type de noblesse spécifique : la noblesse de volonté s'oppose à la noblesse d'esprit, la noblesse de sang à la noblesse cérébrale. *Le junker typique allie un maximum de caractère avec un minimum d'intellect — le lettré typique un maximum d'intellect avec un minimum de caractère.*

Au noble terrien ne manque pas en tout temps et en tout lieu l'esprit, ni au noble citadin le caractère ; à l'instar de l'Angleterre des temps modernes, dans l'Allemagne des troubadours la noblesse de sang était un élément culturel éminent ; de l'autre côté, la noblesse d'esprit catholique des jésuites et la noblesse d'esprit chinoise des mandarins ont fait preuve, à leur apogée, d'autant de caractère que d'esprit.

Dans le *junker* et le *lettré* culminent les oppositions des humains rustiques et urbains. La profession typique de la caste des *junkers* est la profession d'officier ; la profession typique de la caste des *lettrés* est la profession de journaliste. [12]

Dans le junker et le lettré culminent les oppositions des humains rustiques et urbains. La profession typique de la caste des junkers est la profession d'officier ; la profession typique de la caste des lettrés est la profession de journaliste. [12]

Le junker-officier en est resté, psychiquement comme spirituellement, au stade du chevalier. Dur avec lui-même et les autres, fidèle à son devoir, énergique, persévérant, conservateur et borné, il vit dans un monde de préjugés dynastiques, militaires, nationalistes et sociaux. À sa profonde méfiance vis-à-vis de tout ce qui est moderne, vis-à-vis de la grande ville, de la démocratie, du socialisme et de l'internationalisme, il allie une tout aussi profonde croyance [*Glauben* : foi] en son sang, en son honneur et en la vision du monde de ses pères. Il méprise les citadins, et avant tout les lettrés et les journalistes juifs.

Le lettré précède son temps ; libre de préjugés, il défend des idées modernes en politique, en art et en économie. Il est progressiste, sceptique,

plein d'esprit, polyvalent [*vielseitig* : à multiples facettes], changeant ; c'est un eudémoniste, un rationaliste, un socialiste, un matérialiste. Il surestime l'esprit, et sous-estime le corps et le caractère : c'est pourquoi il méprise le junker, en tant que barbare rétrograde.

L'essence du junker est la rigidité de volonté — l'essence du lettré est la mobilité d'esprit.

Le junker et le lettré sont des rivaux et des adversaires nés : là où règne la caste des junkers, l'esprit doit céder la place devant la violence [*Gewalt* : pouvoir] ; en de tels temps réactionnaires, l'influence politique des intellectuels est écartée, ou du moins limitée. Que règne la caste des lettrés, et la violence doit alors céder la place devant l'esprit : la démocratie vainc le féodalisme, le socialisme vainc le militarisme.

La haine réciproque, entre l'aristocratie de volonté et l'aristocratie d'esprit allemandes, s'enracine dans l'incompréhension. Chacun ne voit que les aspects obscurs de l'autre et est incapable d'en voir les avantages. La psyché du junker, de l'humain rustique, demeure même aux plus grands écrivains éternellement fermée ; tandis qu'à presque tous [13] les junkers, l'âme des intellectuels, des humains urbains, demeure étrangère. Au lieu d'apprendre de l'autre, le plus jeune des lieutenants détourne avec dédain ses yeux des plus éclairants [*führenden* : guidant, excellent] esprits de la littérature moderne, tandis que le dernier des journalistes bas de gamme n'éprouve qu'un mépris condescendant vis-à-vis d'un éminent officier. À travers cette double incompréhension de la mentalité d'autrui, l'Allemagne militariste a d'abord sous-estimé la force de résistance des masses urbaines contre la guerre, puis l'Allemagne révolutionnaire a sous-estimé la force de résistance des masses rustiques contre la révolution. Les leaders [*Führer*] des campagnes ont méconnu la psyché de la ville et son penchant pour le pacifisme [*Pazifismus*] — les leaders de la ville ont méconnu la psyché du peuple de la campagne et son penchant pour le réactionnisme : l'Allemagne a donc d'abord perdu la guerre, puis la révolution⁶.

L'opposition entre le junker et le lettré est fondée sur le fait que ces deux types soient les extrêmes, et non les points culminants, de la noblesse de sang et de la noblesse d'esprit. En effet la plus haute forme d'apparition de la noblesse de sang est le *grand-seigneur* [*Grand-seigneur*], et celle de la

noblesse d'esprit le *génie*. Ces deux aristocrates ne sont pas seulement compatibles : ils sont apparentés. *César*, l'accomplissement du grand-seigneur, était le plus génial des Romains ; *Goethe*, le sommet de la génialité, était le plus grand-seigneur de tous les poètes allemands. Ici comme partout, les stades intermédiaires s'éloignent le plus fortement, tandis que les sommets se touchent.

L'aristocrate accompli est en même temps aristocrate de la volonté et de l'esprit, mais il n'est ni junker, ni lettré. Il allie une vaste vision [*Weitblick*] avec la force de volonté [*Willenstärke*], la force de juger⁷ [*Urteilstkraft* : faculté de juger] avec la force d'agir [*Tatkraft*], l'esprit avec le caractère. Si de telles personnalités synthétiques venaient à manquer, les [14] divergents aristocrates de la volonté et de l'esprit devraient alors se compléter les uns les autres, au lieu de se combattre. Autrefois, en Égypte, en Inde, en Chaldée, les prêtres et les rois (les intellectuels et les guerriers) régnaient ensemble. Les prêtres se courbaient devant la force de la volonté, les rois devant la force de l'esprit : les cerveaux montraient les cibles, les bras frayaient les chemins. [15]

3. GENTLEMAN — BOHÉMIEN

En Europe, la noblesse de sang et la noblesse d'esprit se sont créés leur type spécifique : le *gentleman* pour la noblesse de sang anglaise ; le *bohémien*⁸ pour la noblesse d'esprit française.

Le gentleman et le bohémien se rejoignent dans le désir de fuir la morne laideur du Dasein petit-bourgeois : le gentleman la dépasse grâce au *style*, le bohémien grâce au *tempérament*. Le gentleman oppose à l'informe de la vie la forme — le bohémien à l'incolore de la vie la couleur.

Le gentleman apporte de l'ordre au désordre des relations humaines — le bohémien de la liberté à leur absence de liberté.

La beauté de l'idéal du gentleman repose sur la forme, le style, l'harmonie : elle est *statique, classique, apollinienne*. La beauté de l'idéal bohémien repose sur le tempérament, la liberté, la vitalité : elle est *dynamique, romantique, dionysiaque*⁹.

Le gentleman idéalise et stylise sa richesse — le bohémien idéalise et stylise sa pauvreté.

L'idéal-gentleman nous ramène par-delà l'Angleterre vers la stoa [*Stoa* : stoïcisme] romaine — l'idéal-bohème nous ramène par-delà la France vers l'agora grecque. Les hommes d'État romains s'approchaient du type gentleman, les philosophes grecs du type bohémien : *César* et *Sénèque* étaient des gentlemen, *Socrate* et *Diogène* des bohémiens.

Le point clé [*Schwerpunkt* : centre de gravité] du gentleman réside dans le physico-psychique — celui du bohémien dans le spirituel : le gentleman a le droit d'être un imbécile, le bohémien celui d'être un criminel.

Ces deux idéaux sont des phénomènes humains de cristallisation : à l'instar du cristal qui ne peut se former que dans un environnement non rigide, ces deux idéaux doivent leur Dasein à la liberté anglaise et française.

Il manque à l'*Allemagne* impériale [*kaiserlichen*] cette atmosphère pour la cristallisation de la personnalité : il n'a donc pu s'y développer aucun idéal de même essence [*ebenbürtiges* : équivalent, de même naissance]. Il manque aux Allemands le style pour devenir gentleman, le tempérament pour devenir bohémien, la grâce et la souplesse pour devenir les deux.

bases.

La grande ville vole à ses habitants la jouissance des beautés de la nature ; comme dédommagement, elle leur propose l'*art*. Le théâtre, les concerts, les galeries sont les ersatz [*Surrogate*] des beautés éternelles et changeantes du paysage. Après une journée de travail pleine de laideur, ces centres d'art [*Kunstinstitute*] proposent aux citoyens de la beauté sous forme concentrée. À la campagne ils sont bien inutiles. — *La nature est la forme d'apparition extensive de la beauté, l'art en est la forme intensive*⁵.

La relation de l'humain urbain à la nature, qui lui [10] manque, est dominée par la nostalgie ; tandis que la nature pour l'humain rustique est une complétion [*Erfüllung*] constante. Voilà pourquoi le citoyen l'éprouve avant tout romantiquement, et l'humain rustique classiquement.

4. CONSANGUINITÉ — CROISEMENT

L'humain rustique est majoritairement un *produit de la consanguinité* [*Inzucht*], l'humain urbain un *métissage* [*Mischling* : métis (pour les humains), bâtard (pour les animaux)].

Les parents et les grands-parents du paysan viennent habituellement des mêmes régions faiblement peuplées ; ceux du noble viennent de la haute société, tout aussi faiblement peuplée. Dans les deux cas, les ancêtres sont parents de sang, et donc en général semblables les uns aux autres, physiquement, psychiquement et spirituellement. De cela s'ensuit qu'ils transmettent à leurs enfants et à leurs descendants, en des degrés divers, ce qu'ils ont de commun : leurs traits, leurs tendances de volonté, leurs passions, leurs préjugés, leurs inhibitions. Les traits essentiels qui résultent de cette consanguinité sont : la fidélité, la piété, le sens de la famille, l'esprit de caste, la constance, l'obstination [*Starrsinn* : le sens de la rigidité], l'énergie, la limitation ; la puissance des préjugés, le manque d'objectivité, l'étroitesse d'horizon. Ici, une génération n'est pas une variation de la précédente, elle en est simplement la répétition : au développement se substitue le maintien.

Comme il ne trouvait dans sa réalité aucun mode de vie à sa mesure, l'Allemand a cherché dans sa poésie des incarnations idéales de l'essence allemande : et il a trouvé le *jeune Siegfried*¹⁰ en tant qu'idéal physico-psychique, le *vieux Faust*¹¹ en tant qu'idéal spirituel.

Ces deux idéaux étaient romantico-inactuels : par la distorsion de la réalité, l'idéal-Siegfried romantique [17] s'est rigidifié en officier prussien, en *lieutenant* — l'idéal-Faust en érudit allemand, en *professeur*.

Aux idéaux organiques se sont substitués des idéaux mécanisés : l'officier représente la mécanisation du psychisme : le Siegfried rigidifié ; le professeur la mécanisation de l'esprit : le Faust rigidifié.

D'aucune autre classe l'Allemagne de Wilhelm¹² n'a été plus fière que de ses officiers et de ses professeurs. En eux elle voyait l'apogée de la

nation, tout comme l'Angleterre le voyait dans ses leaders politiques, et les peuples latins dans leurs artistes.

Si le peuple allemand veut accéder à un développement plus grand, il doit revoir ses idéaux : sa force d'agir doit pulvériser son unilatéralité toute militaire pour s'élargir à la diversité politico-humaine ; son esprit doit pulvériser son étroitesse héritée des sciences pure et s'élargir à la synthèse du penseur-poète.

Le XIX^e siècle a offert au peuple allemand deux hommes du plus grand style, qui ont incarné ces exigences de la plus haute germanité : *Bismarck*, le héros de l'action ; *Goethe*, le héros de l'esprit.

Bismarck renouvelle, approfondit et ranime l'idéal de Siegfried devenu kitsch — Goethe renouvelle, approfondit et ranime l'idéal de Faust devenu poussiéreux.

Bismarck avait les qualités de l'officier allemand — sans ses défauts ; Goethe avait les qualités de l'érudit allemand — sans ses défauts. En Bismarck, la supériorité de l'homme d'État surpasse les limitations de l'officier ; en Goethe, la supériorité du penseur-poète surpasse les limitations de l'érudit : et en les deux, [18] l'idéal personnel organique surpasse le mécanique, l'humain surpasse la marionnette.

Dans la grande ville se rencontrent les peuples, les races, les positions sociales. En règle générale, l'humain urbain est un métissage des éléments sociaux et nationaux les plus différents. En lui, se perpétuent¹³ [*aufheben* : se suppriment-conservent, se dialectisent] les singularités [20], les jugements, les inhibitions, les tendances de volonté et les visions du monde contradictoires de ses parents et de ses grands-parents, ou du moins s'affaiblissent-elles [*abheben*] entre elles. Par conséquent, les métis allient souvent l'absence de caractère, l'absence d'inhibitions, la faiblesse de la volonté, l'inconstance, l'impiété et l'infidélité avec l'objectivité, la polyvalence, la vivacité spirituelle, l'absence [*Freiheit* : la liberté] de préjugés

et l'ouverture d'horizon. Les métis se différencient constamment de leurs parents et de leurs grands-parents ; chaque génération est une variation de la précédente, aussi bien dans le sens de l'évolution que de la dégénération.

L'humain consanguin est un *humain à une seule âme* — le métis est un *humain à plusieurs âmes*. Dans chaque individu survivent ses aïeux en tant qu'éléments de son âme : s'ils se ressemblent entre eux, alors elle est unitaire, uniforme ; s'ils divergent, alors cet humain est multiple, compliqué, différencié.

La grandeur d'un esprit réside dans son extensivité [*Extensität* : extensité, grandeur, portée], c'est-à-dire dans sa capacité à tout saisir et à tout comprendre ; la grandeur d'un caractère réside dans son intensité, c'est-à-dire dans sa capacité à vouloir fermement, de façon concentrée, et avec constance. *La sagesse et la force d'agir* sont donc, en un certain sens, *en contradiction*.

Plus sont prononcés la capacité et le penchant d'un humain à considérer qu'il est plus sage de voir les choses selon tous leurs côtés, et à pouvoir se placer de tous les points de vue sans préjugés — plus s'affaiblit, en général, son instinct volontaire d'agir dans une direction déterminée sans y penser : car à chaque motivation s'opposent des contre-motivations, à chaque croyance [*Glauben* : foi] s'oppose le scepticisme, à chaque action s'oppose l'aperçu de son insignifiance cosmique.

Seul un humain limité et unilatéral peut être capable d'agir¹⁴ [*tatkräftig*]. Il n'y a pas qu'une limitation inconsciente [21] et naïve : il y a aussi une limitation consciente et *héroïque*. L'être héroïquement limité — et à ce type appartiennent tous les véritables grands humains d'action — fait de façon temporaire volontairement abstraction de tous les aspects de son essence [*Wesen* : existence, étance], à l'exception d'un seul, celui qui détermine son action. Il peut être objectif, critique, sceptique, supérieur [*überleben* :

réfléchi, distancié] avant ou après son acte : pendant son acte, il est subjectif, croyant, unilatéral, injuste.

La sagesse inhibe l'action — l'action renie la sagesse. La plus forte des volontés est sans effet, lorsqu'elle est sans direction ; une volonté fragile a les effets les plus forts, lorsqu'elle est unilatérale.

Il n'y a aucune vie de l'acte sans injustice, sans erreur, sans culpabilité : qui s'effraie de devoir porter cette infamie [*Odium*], celui-là reste dans le royaume des pensées, de la contemplation et de la passivité¹⁵. — Les humains sincères [*Wahrhafte* : honnêtes] sont toujours silencieux : car chaque affirmation est, en un certain sens, mensonge ; Les humains au cœur pur sont toujours inactifs : car chaque action est, en un certain sens, injustice. Il est cependant plus brave de parler, au risque de mentir ; d'agir, au risque de commettre une injustice.

La consanguinité renforce le caractère, affaiblit l'esprit — le croisement affaiblit le caractère, renforce l'esprit. Là où la consanguinité et le croisement se rencontrent sous des auspices favorables, ils créent le plus haut type d'êtres humains, alliant au caractère le plus fort l'esprit le plus acéré. Là où sous des auspices défavorables se rencontrent la consanguinité et le mélange, ils engendrent des types dégénérés au caractère faible, à l'esprit racorni.

L'humain du lointain futur sera un métis. Les races et les castes d'aujourd'hui seront victimes [22] du dépassement toujours plus grand de l'espace, du temps et des préjugés. *La race du futur, négroïdo-urasienne*, d'apparence semblable à celle de l'Égypte ancienne, remplacera la multiplicité des peuples par une multiplicité des personnalités. En effet d'après les lois de l'héritage, avec la diversité des ancêtres grandit la diversité des descendants, et avec l'uniformité des ancêtres grandit leur uniformité. Dans les familles consanguines, un enfant ressemble à l'autre : car tous représentent le seul type familial commun. Dans les familles métissées, les enfants se différencient davantage les uns des autres : chacun forme une nouvelle variation des éléments divergents des parents et des grands-parents.

La consanguinité engendre des types caractéristiques — le croisement engendre des personnalités originales.

Dans l'Europe moderne le *Russe*, en tant que métis slave, tatar et finnois, est le précurseur des humains planétaires du futur ; et parce qu'il est celui qui, parmi tous les peuples européens, a le moins de race, il est l'humain aux âmes multiples typique, avec une âme large, riche, englobante. Son plus fort antipode est le Britannique insulaire, l'humain de haut pedigree à l'âme unique, dont la force réside dans le caractère, la volonté, l'unilatéralité, la typicité. L'Europe moderne lui doit le type le plus fermé, le plus accompli [*vollendetsten* : parfait] : le gentleman. [23]

Conclusion

Même si le travail entrepris s'arrête là, j'invite les lecteurs à lire avec attention l'ensemble du livre (lien pour le télécharger dans la première partie de cet article), l'analyse que Kalergi fait ensuite, par exemple, du paganisme et du christianisme est lumineuse : « *le christianisme veut transformer l'humain prédateur en humain domestique, le paganisme veut recréer l'humain en surhumain* »... Fascinant et passionnant. On citera encore, pour la route, ces passages : « *l'aristocratie féodale est en déclin, l'aristocratie de*

l'esprit en devenir. Le temps intermédiaire se nomme démocratique, mais est en vérité dominé par la pseudo-aristocratie de l'argent ». Ou encore, « la démocratie repose sur le présupposé optimiste qu'une noblesse spirituelle pourrait être reconnue et élue par la majorité populaire» ... mais « L'influence de la noblesse de sang sombre, celle de la noblesse d'esprit croît. Ce développement, et **donc le chaos de la vie moderne, ne prendra fin que** si une aristocratie spirituelle s'approprie les instruments du pouvoir : poudre, or, encre d'imprimerie, et les utilise pour le bien de la communauté.»

Prophétique et lucide, Richard Coudenhove-Kalergi pointe du doigt nos limites, les risques que nous courons, et donne des pistes, des solutions... qui tiennent toutes à un seul but, qu'elles soient utilisées pour le bien de la communauté.

Chacun savourera ces lignes, qui datent de 1925

L'intelligentsia journalistique [publizistische] a aussi trahi sa mission de leader. Elle qui était appelée à devenir la leader et la professeure spirituelle des masses, appelée à compléter et à améliorer ce qu'un système scolaire rétrograde a raté et brisé — elle s'est rabaissée dans sa monstrueuse majorité en esclave du capital, en illustration biaisée [Verbilderin] des goûts politiques et artistiques. Son caractère s'est brisé sous le poids de la contrainte d'avoir à soutenir et défendre, en lieu et place de ses propres convictions, celles d'autrui — son esprit s'est affadi via la surproduction à laquelle sa profession l'a contraint.

À l'instar du rhéteur de l'antiquité, le journaliste [36] des temps modernes se tient au centre de la machine d'État : il met en mouvement les électeurs, les électeurs les députés, les députés les ministres. Au journaliste échoit donc la plus haute responsabilité pour tous les événements politiques : et lui justement, en tant que représentant typique de l'absence de caractère urbaine, il se sent généralement libre de toutes ses obligations et responsabilités.

J'ajouterai que nulle part il n'est question d'islam, de migrants... bien étrangers au monde de l'auteur en 1925... Mais je ne doute pas un instant que Kalergi, nostalgique des chevaliers du Moyen-Age et des croisades, amoureux de la culture... aurait été à nos côtés dans la lutte que nous menons.

Je me prépare à écrire une sorte de suite à cette réhabilitation de Kalergi, le point sur les machinations des USA depuis plus d'un siècle et le rôle abject de Jean Monnet dans la création de l'Europe que nous subissons. L'excellent livre de Chevènement sur le sujet, *La faute de M. Monnet : La République et l'Europe*, est d'ailleurs excellent.